

renoncer à son expédition, il n'était encore qu'à moitié chemin le 12 octobre. Quatre jours après, il se réveilla le matin couvert d'un pied de neige, et il était plus mort que vif lorsque, le 28 du même mois, il parut en face du fort Duvégan.

Le missionnaire fut reçu par les Indiens avec de bruyantes démonstrations de joie; mais il ne tarda pas à constater que, sous ces marques extérieures de bonne volonté, se cachaient de sérieux obstacles à leur conversion. Une passion insurmontable pour les jeux de hasard, la sorcellerie et l'immoralité l'empêcha de faire un bien appréciable à ces sauvages qu'il était venu voir de si loin. Bien plus, lorsqu'il demanda de baptiser leurs enfants, sa requête fut refusée net, sous prétexte que, une fois admis dans le sein de l'Eglise et devenus grands, ils se trouveraient comme condamnés à mort en cas de maladie grave, puisqu'il ne leur serait pas permis d'avoir recours à leurs jongleries, pour eux la seule chance de se guérir en pareil cas.

A part des consolations que le P. Faraud goûta parmi les employés de la compagnie de la baie d'Hudson, une douzaine de conversions furent tout le fruit de sa pénible expédition.

Le retour au lac Athabaska s'effectua en face de difficultés toutes spéciales. L'hiver avec ses frimas et ses « poudreries » sévissait maintenant, et il était d'une telle sévérité que le prêtre ne put trouver aucun compagnon parmi les Indiens. Dans cette extrémité, deux jeunes Canadiens-français, nommés